



dAM | Espace de Andrés-Missirlian

13.6. – 4.7.2021, sa-di 14h-17h, 6.7. – 22.8.2021, sur rendez-vous, 28.8. – 17.10.2021, sa-di 14h-17h

Ariane Epars – Graziella Antonini

Apparentés

L'exposition *Apparentés* est une étape (qui en augure d'autres) d'un travail de recherche artistique entrepris depuis 2019 par Ariane Epars (* 1959 Pommaples), plasticienne, et Graziella Antonini (* 1967 Rho), photographe, autour d'un arbre exotique : le sequoia, dont l'écrivain naturaliste américain John Muir (1838-1914) a exalté l'imposante figure dans des écrits ayant fortement influencé la naissance de l'écologie moderne. Issus de Californie, acclimatés tant bien que mal dans les parcs paysagers européens dès la fin du 19^e siècle, ces conifères géants jalonnent aujourd'hui nos contrées tels des monuments d'un autre âge, comme en témoignent par ailleurs des fossiles préhistoriques trouvés sous nos latitudes.

Arbre-monde lui-même, le séquoia évoque des géographies et des époques qui se télescopent ou s'entrecroisent, et ouvrent à des apparentements inattendus, associant la grande histoire collective aux petites histoires personnelles : liens complexes et féconds entre continents, liens complexes et féconds entre personnes, liens complexes et féconds entre artistes donnant lieu à la présente démarche installative. Le projet est parti du séquoia de La Déserte, à Cossonay, à l'origine de tout le processus de recherche et de collaboration. Cet arbre a fourni sa substance à l'exposition, qui incorpore aussi certaines images rapportées d'un voyage d'exploration en Californie prenant la (dé)mesure des cousins immenses et millénaires américains. Le processus conjugue le geste d'Ariane Epars au regard de Graziella Antonini.

Après avoir écorc(h)é soigneusement des tronçons de branches en un procédé révélateur de leur propre individualité, Ariane Epars les a déposés au sol de la galerie, où flotte leur légère odeur tannique. Deux murs ont été recouverts d'une teinte sanguine pâle, obtenue par décoction et macération des cônes de l'arbre. La couleur posée au rouleau a révélé, tel un palimpseste, les traces d'usages passés des murs, anciens accrochages, et même de plus anciennes affectations de l'espace. Les cicatrices apparues de manière inattendue renvoient par métaphore aux blessures du géant dont la matière organique s'incarne dans l'exposition (en automne 2020, l'arbre de La Déserte a été brutalement amputé à la tronçonneuse des branches basses tombant sur la parcelle d'un champ cultivé, déséquilibrant ainsi sa silhouette majestueuse).

Le fond coloré au tanin de l'arbre constitue et signifie le lieu propice pour *l'apparement* des artistes dans une démarche de création, comme sujet et espace d'intervention collectifs, matière et mémoire partagées.

Les images de Graziella Antonini de ces arbres inphotographiables vu leur gigantisme ainsi que des détails agrandis photographiquement qui les constituent, établissent des



dAM | Espace de Andrés-Missirlian

contrepoints supposés objectifs convoquant le souci de l'étude, de l'inventaire, de l'archive, ainsi que la fascination de l'exploration par le regard. La mosaïque visuelle sur feuilles de papier rose, telles de légères écailles d'écorce (ou de mur), offre le vertige de la perte de repères perspectifs, en raison du montage de plusieurs images, de l'absence d'éléments fournissant l'échelle, du morcellement du support, de la superposition de fragments figuratifs, ainsi que de l'irrégularité du cadrage qui se perd dans le fond rose sur rose. Le recensement visuel des graines de l'arbre dans un livre, ainsi que d'autres détails photographiques sur des supports variés, renvoient à l'esprit de curiosité des savants naturalistes – on pense à Alexander von Humboldt (1769-1859) – procédant à l'exploration et à l'inventaire minutieux et utopique du monde.

Des apparentements qui remontent, entre autres, à Caspar David Friedrich, à Karl Blossfeldt ou à Joseph Beuys transparaissent en filigrane dans l'exposition, telles des racines puisant la mélancolie des temps qui passent. [AdA]